Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2016)
Heft: 81

Artikel: "Je ne me remets pas qu'on ait coupé la tête du roi!"
Autor: Bern, Stéphane / Châtel, Véronique
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-830638

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Je ne me remets pas qu'on ait coupé la tête du roi ! »

Il est l'un des animateurs télé les plus populaires du moment. Et pour cause… A 52 ans, Stéphane Bern manie, avec la même élégance, faits historiques et mots d'esprit.

Petit matin à Paris. C'est à 8 heures 30 que Stéphane Bern donne rendez-vous. L'aube pour un Parisien! Son agenda déborde : entre l'*Eurovision* qu'il vient juste de présenter, sa matinale quotidienne sur RTL (*A la bonne heure,* de 11 heures à 12 heures 30), sa chronique pour *Le Figaro* et l'organisation de ses *Secrets d'histoire* de la rentrée, il a à peine le temps d'assurer la promotion du troisième tome de *Les pourquoi de l'histoire** sorti « pour permettre aux gens de picorer de l'histoire pendant l'été », rigole-t-il.

Chemise claire, sourire ultra-bright, regard qui frise, Stéphane Bern est tel que ses millions de fans l'aiment à la télé : élégant, disponible, à la fois léger et dans la maîtrise de lui-même. On sent qu'il veille à ne pas froisser les susceptibilités, à incarner à la perfection le « gendre idéal » bienveillant et insolent juste ce qu'il faut pour ne pas paraître gnangnan. « Je suis capable de dire des horreurs ! Vous avez entendu pendant l'*Eurovision ?* J'ai dit aux Suisses qui ne nous ont pas donné de points pour la prestation de notre candidat : « Avec tous les évadés fiscaux qu'on vous envoie pour remplir vos banques, vous auriez pu faire un geste, quand même ! »

Le sujet sur lequel il demeure intarissable, c'est évidemment l'histoire. Il y revient toujours. Même en compagnie des chefs d'Etat. « La semaine dernière, j'ai passé quarante minutes avec le président Hollande et je lui ai fait remarquer les analogies entre ce qui se passe aujourd'hui et certains moments sombres du passé. »

Ravie de rencontrer un homme presque aussi sollicité que la reine d'Angleterre !

Il ne faut pas exagérer : elle a moins de travail que moi ! Je plaisante. Oui, ce cumul, radio, télé, presse écrite, édition prend du temps, mais je n'ai pas l'impression d'une charge de travail plus lourde que celle d'un commerçant qui ouvre sa boutique le matin et la ferme le soir. Cela ne s'arrête jamais, je travaille, même en vacances, mais je ne ressens pas de pénibilité. Tous les jours sont différents et passionnants.

Comment expliquez-vous votre popularité ? Les sondages vous donnent souvent favori parmi les animateurs préférés des Français.

C'est le produit d'une alchimie mystérieuse. Sans doute que les gens remarquent que je suis authentique. La télé est une loupe : on voit si vous êtes sincère ou pas, si vous êtes à votre place. Or, j'ai la bouche gourmande quand je parle de l'histoire; je ne fais pas semblant de m'intéresser aux sujets que je présente. Et puis, je suis naturel, je dis ce que je pense. Mais cette popularité s'est construite au fil du temps. Au début, j'ai suscité beaucoup de railleries.

Comment vivez-vous cette popularité ?

Je la supporte mieux que l'amie qui m'accompagnait l'autre soir ! Nous traversions le quartier de Pigalle à pied, où j'habite, et nous n'avons cessé d'être arrêtés par des gens qui me demandaient un autographe ou voulaient faire un selfie avec moi. A un moment, elle s'est écriée : « Mais c'est insupportable, tu ne pourrais pas dire stop ? J'ai répondu que non. Ce que je fais aujourd'hui, je le dois à la reconnaissance des gens. Donc, il me paraît normal d'être disponible pour eux quand ils me le demandent. J'aurais pu animer des émissions de divertissement un peu crétines et, au lieu de cela, je m'emploie à populariser l'histoire. Je trouve cela formidable. Au moins, je sers à quelque chose.

Justement, comment êtes-vous tombé dans la marmite de l'histoire ?

Enfant, je passais toutes mes vacances chez mes grands-parents au Luxembourg. Je suis Luxembourgeois par ma mère. J'étais émerveillé par ce pays où l'on célèbre la famille royale, le 23 juin. A 8 ans, j'étais timide, introverti et me réfugiais souvent dans mes rêves. J'avais notamment celui de rencontrer le grand-duc Jean de Luxembourg. Quel chagrin, le jour où mon père m'a expliqué que, en France, nous n'avions pas de grand-duc ni de tête couronnée ! Du coup, j'ai écrit au grand-duc Jean, chaque année, >>>

DR

Souvent raillé à ses débuts, Stéphane Bern a construit sa popularité petit à petit, avec son enthousiasme communicatif.

pour son anniversaire. Et je me suis mis à observer les monarchies européennes, à lire des livres d'histoire. L'histoire est le roman le plus intéressant qui soit. Vous y trouvez les trois grandes passions humaines atemporelles qui sont au cœur de notre civilisation depuis la nuit des temps: le pouvoir, l'argent, l'amour. Enfin l'amour au sens large... L'amour au sens de cette tirade de Victor Hugo: «Mon cœur est pris Madame, mais je ne visais pas si haut.»

L'histoire est donc votre livre de chevet?

J'ai constamment des livres d'histoire à portée de la main. Car ma curiosité est sans borne. Je suis toujours en train de me demander pourquoi le 15 août est un jour férié, pourquoi une reine de France a-t-elle laissé son nom à la plus célèbre des variétés de prunes? L'histoire permet de mieux comprendre l'actualité. Quand on a conscience que nous sommes le produit du passé, le rapport avec l'événement se déshystérise. Les hommes politiques qui réagissent si souvent dans l'immédiateté feraient bien de prendre le temps du recul historique. Rien n'est inédit. Tout s'est déjà produit. L'arrivée des migrants en Europe qui fait si peur n'est pas un fait nouveau. Les flux migratoires font partie de l'histoire de notre civilisation. Cela n'a pas empêché les nations de survivre à ces «invasions barbares», comme on disait sous l'Empire romain: elles ont réussi à évoluer, à se transformer.

Quels sont les moments de l'histoire qui vous intéressaient le plus, à l'école?

Ma passion, depuis toujours, est d'entrer dans l'histoire par les individus qui l'ont incarnée. Je viens de réaliser un documentaire sur Churchill, et cette recherche sur lui m'a, une fois encore, montré combien la trajectoire d'un homme était déterminée par ce qu'il avait vécu durant son enfance. C'est dans ce qui l'a façonné, dans les petites fêlures qui le constituent, que se trouvent les réponses à des décisions politiques qui paraissent obscures. C'est la haine de son père qui a rendu Churchill si résistant, capable de se positionner «seul contre tous». L'école a le tort, aujourd'hui, de désincarner l'histoire. De l'enseigner sans chronologie, à travers des concepts, l'évolution des idées. Je reçois régulièrement du courrier de parents qui me remercient d'avoir réconcilié leur enfant avec l'histoire et de leur avoir révélé une passion. Mais je ne sais pas s'il faut me remercier d'ailleurs, car les études d'histoire ne sont pas marrantes *(rires)*.

Vous n'avez pas apprécié?

Après mon diplôme de commerce, je me suis inscrit à la fac d'histoire. J'avais 20 ans et je trouvais que c'était tôt pour commencer à travailler. Mais j'ai été horrifié par cet enseignement hors du temps. J'ai eu l'impression de me mettre sous une cloche et de me déconnecter de la réalité. Comment la misère s'est-elle abattue sur le bas clergé au Moyen Age, voyez comme c'est sexy! Je n'ai pas poursuivi. Je ne suis donc pas historien. Je me targue d'être un passeur d'histoire. Cela dit, je mets en valeur les historiens. Beaucoup me disent que je fais vendre leurs livres.

«Je me targue d'être un passeur d'histoire»

STÉPHANE BERN, ANIMATEUR

Qu'est-ce qui vous rend la monarchie si attirante?

Je ne me remets pas qu'on ait coupé la tête du roi. On avait une chance, en 1792, d'instaurer une monarchie démocratique, qui est un système idéal, selon moi. C'est l'alliance d'un chef de gouvernement issu du suffrage démocratique et d'un chef d'Etat issu de l'histoire. Le peuple a besoin d'un pouvoir incarné. En tout cas en France. Mais Louis XVI n'était pas l'homme de la situation. Et la Révolution n'a pas mis un terme aux privilèges. Quand je les vois, tous ces élus de la République, ces conseillers départementaux, ces présidents de régions, qui s'arrogent tel petit privilège, tel petit pouvoir, je me dis souvent que je referais la révolution pour moins que cela! Et puis, on a remplacé la monarchie par l'énarchie, le roi par les hauts fonctionnaires qui sortent de l'ENA, mais qui sont tout autant coupés du pays.

Comment avez-vous vécu le fait de recevoir le titre de chevalier de l'Ordre de l'Empire britannique par la reine Elisabeth?

Avec beaucoup de plaisir. Je fais partie des rares Français à qui elle a remis les insignes elle-même, sur le sol français, en plus. Cela reste un souvenir inoubliable. Nous étions six à être décorés, ce jour-là, et nous avons répété la cérémonie avec un monsieur très patient. Il ne s'est jamais départi de son calme, ni lorsqu'une dame a demandé, excédée, si elle devrait vraiment faire la révérence, ni quand un monsieur s'est plaint d'être obligé de s'éloigner à reculons: «Vous préférez montrer vos fesses à la reine?» a-t-il rétorqué. Cela m'a donné l'occasion de réaliser combien tous ces actes protocolaires reposaient sur des principes de courtoisie.

Votre père était présent à cette cérémonie. Vous êtes donc réconciliés?

Je n'ai jamais été fâché avec mon père, qui est âgé maintenant. Je sais que c'est souvent ce qui transparaît des interviews où je parle de lui. Ça l'agace d'ailleurs. «On dirait que tu as été un enfant martyr», me reproche-t-il. Ce qui n'est pas vrai, mais j'ai reçu une éducation dure et rigide, de genre prussienne. On n'était autorisé à parler à table que lorsqu'on nous adressait la parole, par exemple. Aujourd'hui, on ne pourrait plus élever des enfants de la sorte; d'ailleurs, je ne le ferais pas et mon frère ne reproduit pas avec ses enfants ce que nous avons vécu. Pourtant, il n'a pas autant souffert que moi, car il était plus hypocrite. Il faisait le dos rond en apparence, tandis que, moi, j'étais un rebelle qu'il fallait mater; je provoquais. Cela durcissait les bras de fer, accentuait la répression. Cependant, je reconnais à mon père de m'avoir transmis le meilleur passeport pour la vie: celui de me sentir à l'aise dans tous les milieux. Aussi bien dans une usine à Gennevilliers qu'avec une reine ou le président de la République.

Stéphane Bern.

DUKAS/Le Figaro / LE FIGARO

Comment laisse-t-on une trace dans l'histoire?

Il faut surtout ne pas chercher à le faire. La grandeur ne se décrète pas. Un grand homme est souvent quelqu'un de modeste. Mazarine Pingeot (la fille de François Mitterrand) me racontait, l'autre jour, qu'elle avait passé des heures à la nécropole de la basilique de Saint-Denis au côté de son père qui aimait venir y méditer sur le temps qui passe et la vanité des choses. Pour laisser une trace dans l'histoire, un homme d'Etat devrait, à mon avis, chercher à rassembler plutôt qu'à diviser la nation. C'est ce que j'expliquais à François Hollande, pas plus tard que la semaine dernière, en lui suggérant de prendre exemple sur les animateurs télé, qui essaient d'entraîner le plus de monde possible dans le même sens.

A quel moment sait-on qu'on entre dans l'histoire?

Quand on est mort! C'est l'histoire qui juge. Voilà pourquoi la quête de chaque individu devrait être de trouver sa juste place. Moi, j'ai essayé avec mes émissions et mes livres de me faire plaisir, tout en faisant plaisir aux autres, et d'être fidèle à mes rêves d'enfant. Maintenant, je m'efforce aussi de restaurer un monument historique dans le Perche, un ancien collège royal militaire.

Vous vous sentez heureux au XXIe siècle?

Je n'aurais aimé vivre à aucune autre époque. Vous avez des dentistes et des médecins pour soigner vos dents et vos maladies; les homosexuels peuvent se marier. Enfin dans notre pays! *(NDLR Stéphane Bern, qui vit en couple avec un compagnon, s'était prononcé en faveur du mariage pour tous.)* Je suis fasciné par la vitesse de l'évolution. J'ai 52 ans et j'ai connu plein de révolutions, technologiques notamment. Quand je pense que j'ai utilisé ce petit boîtier qu'on collait au téléphone pour interroger son répondeur et savoir si on vous avait laissé un message. Aujourd'hui, on sent vibrer son portable sur sa cuisse! Je suis heureux dans mon époque, mais je n'aimerais pas qu'elle soit oublieuse du passé. Alors, je suis là pour dire: «Attention, il y a des choses dont il faut se souvenir.»

VÉRONIQUE CHÂTEL

*** Les pourquoi de l'histoire,**
tome 3, Ed. Albin Michel:
100 nouvelles énigmes historiques révélées par Stéphane Bern de «Pourquoi, sans un orage, Louis XIV ne serait-il peut-être jamais né?» à «Pourquoi le bikini doit-il son nom à la bombe atomique», en passant par «Pourquoi la Vache qui rit doit-elle son nom à la Première Guerre mondiale?».